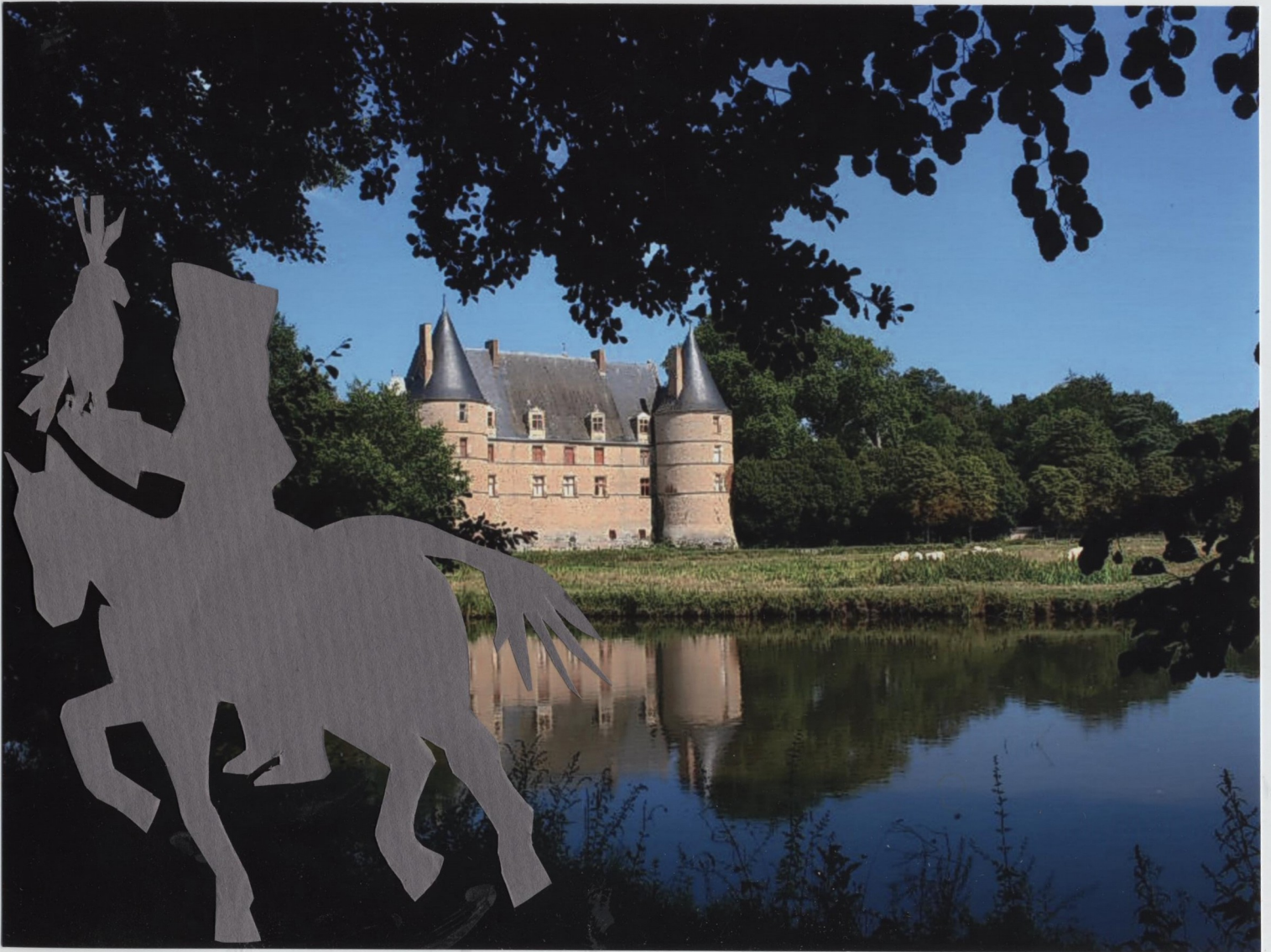


## Elisabeth de Jaligny



*Ce récit de la vie d'Elisabeth de Jaligny a pour principale source un ensemble de récits, ou chroniques, appelées aussi épopées ou « gestes », connus sous le nom de « Gesta consulum andegavorum <sup>1</sup>», qui comprennent cinq versions différentes, émanant de divers auteurs. Compilations de sources plus anciennes, elles raccrochent les comtes d'Anjou à un ancêtre mythique nommé Tertullus.*

*En 1913, Louis Halphen et René Poupardin les publièrent avec deux chroniques dont l'objet étaient les seigneurs d'Amboise « Gesta ambaziensum dominorum ». Les faits narrés dans les chroniques d'Anjou et celles d'Amboise s'entremêlent<sup>2</sup>.*

*Quand, en 1849, G. Fanjoux, le bibliothécaire de la ville de Moulins fit connaître l'histoire d'Elisabeth de Jaligny dans l' « Art en province », la revue fondée par Achille Allier, il n'avait pas eu à disposition cette édition. Il est possible qu'il n'ait pas pu consulter toutes les chroniques. Mais Il est manifeste qu'il était un connaisseur érudit des chroniques, notamment celles des ducs de Normandie.*

*Il écrivit un récit qui a fait découvrir Elisabeth aux bourbonnais. Il restitua même des dialogues.*

*Pour la connaissance du contexte bourbonnais de cette période, on ne peut que se référer aux travaux de A.-M. Chazaud et M. Fazy (« chronologie des seigneurs de Bourbon »). Notons que la « Vie de Louis le Gros » par l'abbé Suger, constitue un complément intéressant d'informations.*

---

<sup>1</sup> Geste des consuls d'Angers

<sup>2</sup> Disponible en ligne sur

<https://archive.org/details/chroniquesdescom00halpuoft/page/viii/mode/2up>

Le récit que j'ai écrit comporte quelques envolées sorties de mon imagination.

Comme dans les romans russes (ou comme dans *Game of thrones*), pour bien suivre l'histoire, il convient de commencer par présenter les personnages de cette histoire.

### Les seigneurs de Bourbon

Tout d'abord, apparaissent les seigneurs de Bourbon, à partir d'Archambaud IV, dit le Fort, enterré au Montet.

Parmi ses enfants, trois nous intéressent :

son héritier, Archambaud V

Mais surtout

son fils cadet : Aimon, passé à la postérité sous le sobriquet de Vaire Vache.

Et Hermengarde (ou Ermengarde), la seconde de ses filles.

Les Jaligny sont leurs vassaux... mais aussi leurs pairs.

Hermengarde fait le lien entre l'Anjou et Jaligny. Puisqu'elle a épousé en premières noces le comte d'Anjou, dont elle a eu un fils.

Et qu'elle a épousé, en secondes noces, le seigneur de Jaligny. Ils eurent deux enfants, dont Elisabeth.

### Les comtes d'Anjou

Ils sont faciles à repérer dans le récit : tous sont prénommés Foulques ou Geoffroi. Le dernier comte d'Anjou évoqué fut surnommé Plantagenêt.

### Les seigneurs d'Amboise

sont les vassaux des comtes d'Anjou.

Un ancêtre s'appelait Sulpice. Ils sont prénommés soit Sulpice, soit Hugues.

## 1.

Lorsque le temps fut venu, Hermengarde, fille du seigneur Archambaud de Bourbon, que l'on surnommait le Fort, se rendit à Souvigny pour mettre au monde un second enfant, après la naissance, deux ans plus tôt, de l'héritier tant espéré du seigneur de Jaligny, Guillaume, son second époux<sup>3</sup>. Ce fut une petite fille : on la nomma Elisabeth<sup>4</sup>.

Guillaume, le second époux d'Hermengarde, était un preux. Un de ces héros doté de toutes les qualités chevaleresques célébrées dans les récits épiques narrés au cours des veillées, ou chantées devant les assemblées des vassaux, durant ces « entre mets » qui faisaient oublier aux convives combien les banquets qu'offraient leurs seigneurs, étaient interminables<sup>5</sup>.

Mais qui les soudaient tous dans un même idéal ....

Un héros, digne d'Hector de Troie ou du roi David, mais aussi de Charlemagne... ou de son neveu, le vaillant Roland et son épée Durandal<sup>6</sup>,...

Oui, Guillaume était vaillant, honnête, courtois ... et bon chrétien.

Et surtout la famille de Jaligny était l'une des plus anciennes et des plus nobles d'Auvergne.

---

<sup>3</sup> En 1100.

<sup>4</sup> Elisabeth de Souvigny ou de Sauvigny... Il n'existe aucun lieu-dit Souvigny à Jaligny. Et Souvigny-le-Thion se situe vers Neuilly-le-Réal

<sup>5</sup> Du milieu du XIe siècle au milieu du XIIe., ces épopées sont chantées plus souvent que déclamées.

<sup>6</sup> Les 9 Preux sont un thème qui date du XIVe siècle : trois d'entre eux sont des héros païens, trois sont des héros bibliques et trois des héros chrétiens. Ce sont Hector de Troie, Alexandre le grand et César, le roi David, Josué et Judas Macchabée, le roi Arthur, Charlemagne, et Godefroi de Bouillon. A noter qu'au château de Lapalisse, on peut voir la tenture du Preux Hector.

L'ancêtre, Oudin, dit le barbu, avait revendiqué la qualité de prince<sup>7</sup>. Et, depuis toujours, on trouvait un Jaligny présent aux côtés des Bourbon pour les épauler dans les difficultés. Jamais ils n'avaient failli à la loyauté<sup>8</sup>.

Guillaume était doté d'une vraie noblesse de l'âme. Il était si différent du premier époux d'Hermengarde, ce Foulques, dit le Réchin, Foulques le revêche, ou le Querelleux, un obscur cadet, devenu comte d'Anjou après avoir assassiné son frère dont il était le vassal et auquel il avait pourtant prêté serment de fidélité.

Archambaud, qui comprenait bien ce qu'ambition voulait dire, avait dans un premier temps passé outre ce petit passif. L'idée d'être allié à une maison qui le disputait en puissance à la maison royale l'avait séduit.

Peu importait que son représentant actuel, fut ou pas, un usurpateur. Après tout, il y avait bien encore des médisants pour rappeler que les seigneurs de Bourbon ne descendaient que d'officiers subalternes. D'obscurs viguiers au service du grand Charlemagne..... et qu'ils avaient profité de temps troublés pour se hisser au rang de barons.

Archambaud avait donc négocié avec l'Anjou un mariage pour la plus jeune de ses deux filles. Elle avait 12 ans<sup>9</sup>. Foulques en avait près de 30.

---

<sup>7</sup> Sire de Jaligny-sur-Besbre (03)(1061), Princeps Jaligniaci en 1061

<sup>8</sup> Extrapolation de ma part : En 1095, Gouffier de Jaligny figure parmi les témoins d'Archambaud V, dans une assemblée convoquée par le pape Urbain II, pour régler un différend élevé entre le seigneur de Bourbon et les moines de Souvigny, au sujet de certaines coutumes qui attentaient aux droits du prieuré. Il faut en conclure que la maison de Jaligny était à cette époque une des plus puissantes du pays.

Et l'on avait toujours pu compter sur eux pour combattre les moines de Souvigny.

<sup>9</sup> Née soit en 1058, soit en 1060. Son mariage a lieu en 1072. Leur fils Geoffroy IV Martel le Jeune (1073-1106), devint co-Comte d'Anjou, de Tours et du Maine en 1103.

Elle donna naissance à un petit garçon : Geoffroi. Et voici qu'après que son enfant (son sang!), ait vaillamment accompli son devoir et donné un héritier mâle à Foulques, ce dernier avait demandé fort peu civilement à Archambaud, de revenir la récupérer. Elisabeth avait alors 16 ans.

Foulques s'était entiché d'Orengarde de Chatellaillon, plus jeune, à la beauté plus éclatante.

Il s'était donc, brusquement !, avisé de ses liens de parenté avec Hermengarde. Et, avait-il fait observer, mâtin<sup>10</sup>, l'eusse-t'il su plus tôt, cela aurait empêché tout mariage entre eux. Le clergé local, attaché à la morale, avait été convaincu par l'argument, et donné son aval à Foulques pour qu'il répudie sa femme.

Mais un enfant étaient né de cette union... le petit Geoffroi. Et Foulques entendait bien, garder auprès de lui son héritier, même né d'une union présumée consanguine. Certes, il pouvait encore engendrer d'autres mâles, mais ... mieux vaut tenir que courir ! Et il avait gardé à sa cour son héritier légitime, l'enfant qu'Hermengarde avait mis au monde, et qui n'était encore qu'un nourrisson<sup>11</sup>.

Chatellaillon n'était qu'un petit seigneur aquitain, sans ambition. Archambaud de Bourbon dont la race remontait au Grand Charlemagne, s'était senti répudié lui aussi, et il en avait conçu une grande aigreur.

Cela avait justifié à ses yeux, rétroactivement, la légitimité de la lutte qu'il menait depuis des lustres contre les moines de Souvigny.

---

<sup>10</sup> Un peu de vocabulaire : l'adjectif mâtin est désuet et désigne une personne qui fait preuve de malice ou de hardiesse.

<sup>11</sup> Il avait alors 3 ans.

## 2.

Car ces bougres de moineillons et leur abbé, Hugues, à Cluny, n'avaient pas daigné s'indigner du traitement infligé à Hermengarde, quand ce fourbe de Foulques la lui avait renvoyée, comme un objet encombrant que l'on jette au rebus. Eux qui prétendaient moraliser la société et défendre l'institution du mariage !

Mais ils allaient voir ce qu'ils allaient voir.

Bien des années auparavant, un ancêtre d'Archambaud, dans un élan de piété (de piété ou de faiblesse ?), avait cédé une de ses terres souvignissoise à l'abbaye de Cluny, espérant se concilier les faveurs d'un ordre qui faisait alors régner sa puissance dans tout le royaume des Francs.

Et au-delà.

Or, depuis qu'ils avaient, grâce à lui, jouissance d'une terre en Bourbonnais, qui, par une bonne fortune !, avait acquis une aura grâce à deux saints de l'ordre, morts en Bourbonnais, les benoîts bénédictins lui dénigraient le droit d'imposer des redevances dans sa cité, tout comme d'y exercer ses prérogatives de baron haut justicier, prétendant se substituer à lui.

Archambaud avait tonné :

«Je vous ai donné une terre à Souvigny pour que vous construisiez une église et que vous priiez pour moi.

Priez ! c'est ce que vous savez faire.

Mais jusqu'à preuve du contraire, je suis ici chez moi et c'est à un baron, donc à moi, qu'il revient d'assurer les affaires courantes»...

Archambaud n'hésitait d'ailleurs pas à mettre de l'ordre dans le désordre en faisant couper sans barguigner<sup>12</sup>, les oreilles et les mains des manants qui le méritaient.

Les moines s'étaient plaints au pape qu'un laïc prétende ainsi avoir le monopole de la justice et imposer la primauté de sa loi sur celle de l'Eglise.

Et Hugues de Cluny, leur père abbé, avait menacé le seigneur de Bourbon d'excommunication. Arguant de .... «mauvaises coutumes» !

Excommunié, lui ! Comme s'il était un mauvais chrétien ! Lui qui assistait quotidiennement à la messe ! Et qui se mortifiait<sup>13</sup> ! Qui veillait avec le plus grand soin à la tranquillité et à la prospérité des moines du Montet. Qui, eux, avaient du savoir vivre et savaient se montrer respectueux.

Archambaud s'en était étranglé d'indignation.

Pour les narguer, il s'était derechef installé à Souvigny avec toute sa famille.

C'est ainsi, qu'Hermengarde y était venue par deux fois, pour accoucher. Ce qui vaut à Elisabeth le surnom sous lequel elle est quelquefois désignée : Elisabeth de Souvigny.

La mollesse de la prise de position des moines de Cluny à la faveur de la répudiation d'Hermengarde, et l'appui qu'ils avaient de facto accordé au comte d'Anjou n'arrangea naturellement rien. Archambaud, marri<sup>14</sup>, leur chercha noise de plus belle : son imagination se déchaîna. Souvigny étant devenue ville de pèlerinage après les morts, fort opportunes, des saints Odilon et

---

<sup>12</sup> expression vieillie : sans hésiter, franchement.

<sup>13</sup> Il n'y a rien d'exceptionnel, au Moyen Age, d'assister quotidiennement à la messe pour un laïc.

En ce qui concerne la pratique de mortification, il s'agit d'une extrapolation de ma part, en référence au duc Louis II, qui était un adepte de cette pratique.

<sup>14</sup> Désuet : chagriné, fâché, attristé



Mayeul, (Hugues Capet y était même venu un siècle auparavant<sup>15</sup>), Archambaud avait, en homme au bon sens pratique, établi une nouvelle taxe sur les séjours, ainsi que sur les cabarets<sup>16</sup>.

Il envoyait aussi ses hommes de main saisir les revenus des prieurés dépendant de Cluny sur ses terres bourbonnaises.

En attendant, en Anjou, Hermengarde avait été confinée dans un couvent des bords de Loire.

Et elle s’y morfondait.

C’est à Aymon, le plus jeune de ses frères, qu’il avait incombé d’aller la chercher. Versant des larmes d’humiliation, elle avait dû aussi laisser aux bons soins de sa nourrice, à Angers, son petit Geoffroi.

Hermengarde avait été comtesse d’Anjou. Elle devint dame de Beçay sur l’Allier. Seigneurie qu’Aymon, en frère attentionné, lui avait délaissée sur ses biens propres.

---

<sup>15</sup> En 994.

<sup>16</sup> Se référer au « Thesaurus silvianencis »

### 3.

L'idée vint peu à peu à Aymon de lui faire épouser son meilleur ami, Guillaume, le baron en titre de Jaligny.

Un bon compagnon de chasse, que ce Guillaume <sup>17</sup>! ..... Il ferait assurément un bon mari.

Et lui aussi aspirait à avoir un héritier mâle.

Hors Hermengarde avait démontré sa compétence pour mettre au monde des héritiers mâles.

Affaire conclue ! Le mariage eut lieu au Montet, en l'église des moines de saint Michel<sup>18</sup>.

Et Hermengarde ne tarda pas à accomplir sa part de contrat en mettant au monde un jeune Oudin.

Puis Elisabeth.

La petite fille avait seulement deux ans quand sa mère, hélas !, mourut.

Oudin fut confié à l'oncle Aymon par son père, pour qu'il en fît le meilleur chevalier de la Chrétienté.

Et Elisabeth grandit, un peu seulette, au milieu des écuyers de son père, qu'il formait à l'art de la guerre, dans la demeure familiale des bords de Besbre.

Les prairies et les bois alentour étaient giboyeux, si giboyeux que le seigneur Archambaud et ses fils se joignaient souvent à Guillaume et à ses vassaux pour participer aux chasses.

La chasse au faucon, gerfaut ou pèlerin, étant un mode de chasse assez calme, qui ne requérait pas de se tenir virilement à cheval, les dames l'appréciaient particulièrement. On chassait

---

<sup>17</sup> Extrapolation à partir de deux mentions, dans les comptes de la duchesse Anne Dauphine, à la fin du XIVe siècle, de « chasses menées par le seigneur de Jaligny ».

<sup>18</sup> En vérité, on ignore totalement où s'est déroulé le mariage.

donc souvent à l'oiseau. Son père avait offert deux tiercelets à Elisabeth<sup>19</sup>.

Les bords de la Besbre étaient aussi un lieu particulièrement favorable pour la mue. Pendant de cette période douloureuse pour les oiseaux, au cours de laquelle ils avaient besoin des nourritures les plus délicates, Aimon envoyait souvent « muer ses oiseaux » à Jaligny aux bons soins de son ami Guillaume<sup>20</sup>.

Elisabeth se révéla bientôt une remarquable cavalière<sup>21</sup>.

Elle suivait aussi de près l'entraînement des jeunes nobles. Elle n'osait pas s'exercer à l'épée, malgré toute l'envie qu'elle en avait. Et, tout en brodant de gracieux motifs de fleurs sur du tulle délicat dans la grand salle du château, elle écoutait attentivement les leçons de stratégie dispensées par Guillaume et Aymon à leurs écuyers.

Aymon qui avait reporté sur Elisabeth l'affection qu'il avait vouée à sa sœur Hermengarde, n'entendait pas qu'elle subisse le même sort et ait à supporter les mêmes humiliations qu'elle. Curieusement, il voyait d'un très bon œil son goût pour les activités réservées traditionnellement aux hommes.

Aux veillées, depuis sa tendre enfance, Elisabeth se régala aussi des exploits des chevaliers chrétiens en Terre Sainte rapportés avec enthousiasme par le chapelain du château.

---

<sup>19</sup> Extrapolation : La pratique de la chasse au faucon est attestée depuis la période celtique. On sait que les ducs de Bourbonnais étaient réputés pour leurs faucons : le duc de Milan en acheta plusieurs au duc Jean II, au XVe siècle.. Dans les Riches heures du duc de Berry, on trouve une scène représentant Marie de Berry, sa fille, duchesse de Bourbonnais participant à une chasse et portant un faucon au poing. Et les archives de la Loire conservent des comptes détaillés afférents aux oiseaux de proie du duc Louis II et de ceux d'Anne Dauphine.

<sup>20</sup> Extrapolation : Le duc Louis II envoyait des faucons muer en Forez, à Cleppé.

<sup>21</sup> Les femmes étaient souvent d'excellentes cavalières : Aliénor d'Aquitaine, par exemple. Au XVIe siècle, le roi appréciait beaucoup sa belle-fille Catherine de Médicis (qui fut duchesse de Bourbonnais !) car elle était une excellente cavalière et très endurante à suivre les chasses.

#### 4.

Elisabeth avait à peine une dizaine d'années quand le pape Urbain avait lancé depuis Clermont en Auvergne, un appel qui allait bouleverser la Chrétienté pendant deux siècles : celui d'aller libérer le tombeau du Christ à Jérusalem.

L'affaire couvait depuis quelques années.

Depuis que vers 1070, des barbares venus des terres au-delà du monde connu, mahométans fanatiques, comme le sont souvent les récents convertis, avaient mis fin au «*gentlemen agreement*» que les chrétiens entretenaient avec la dynastie arabe<sup>22</sup> qui dirigeait jusqu'alors la région.

Ils se nommaient eux-mêmes Turcs, les «hommes forts» et ils descendaient des anciens Huns.

Ils prétendaient refuser aux pèlerins venus d'occident, et qui souhaitaient se recueillir sur le tombeau du Messie, le libre passage vers Jérusalem.

Venu de Lyon par Charlieu, où il en avait profité pour excommunier le roi des Francs, le pape Urbain souhaitait aussi remettre à la raison le seigneur Archambaud.

Urbain était un ancien de Cluny. Tout naturellement il avait séjourné au prieuré de Souvigny.

Urbain avait convoqué Archambaud pour négocier avec lui seigneur de Bourbon une normalisation de ses rapports avec les moines de Souvigny.

Convoqué !

Et pour le sommer d'abandonner ce qu'il s'obstinait à appeler ses «mauvaises coutumes ».

---

<sup>22</sup> Dynastie des Fatimides : qui étaient des chiites

Pour le grand-père Archambaud, pas question de discuter dans l'autre de ses ennemis.

Urbain II devait aller à Canossa<sup>23</sup> !

Il vint au Montet.

La rencontre se passa au prieuré saint Michel. Et un Jaligny, était tout naturellement présent ce jour-là. Archambaud fit semblant d'obtempérer aux injonctions.

La semaine d'après, Urbain devait tenir concile à Clermont. C'est de là qu'il espérait voir se concrétiser son «grand oeuvre» : instaurer, enfin ! la Paix de Dieu.

La Paix de Dieu ! C'est-à-dire éradiquer la violence dans la société et obtenir la pacification du monde.

Du monde chrétien....

Il y avait 150 ans que ses prédécesseurs s'échinaient à le faire.

Et ce n'était pas gagné !

Parce que les grands de ce monde là, tout chrétiens qu'ils fussent, n'y mettaient pas du leur.

Ainsi, peu de temps auparavant, le roi des Francs Philippe Ier avait trouvé malin d'enlever à Foulques Réchin, sa dernière épouse (la cinquième), Bertrade de Montfort<sup>24</sup>. Berthe, la reine

---

<sup>23</sup> L'expression « aller à Canossa » fait référence à un épisode de la guerre entre la papauté et les empereurs du Saint Empire romain germanique : en 1077, l'empereur Henri V dut aller dans cette ville de l'actuelle Emilie-Romagne, s'agenouiller devant le pape Grégoire VII pour qu'il lève l'excommunication lancée contre lui. Notons qu'Hugues de Cluny était présent.

<sup>24</sup> Pour G. Fanjoux, Bertrade est celle pour laquelle Foulques a répudié Hermengarde. Les historiens de l'Anjou s'accordent à dire que c'est en réalité Orengarde qui lui a succédé, puis ont identifié Mantie de Brienne.

La notice Wikipedia sur Foulques le Réchin est particulièrement bien faites : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Foulques\\_IV\\_d%27Anjou](https://fr.wikipedia.org/wiki/Foulques_IV_d%27Anjou). On peut y découvrir une autre

des Francs légitime, déchue, mère du futur roi Louis, dit Le Gros, avait été, ipso facto, enfermée dans un couvent.

Car Foulques le Réchin s'était lassé d'Orengarde de Châtelailon et l'avait répudiée. Il l'avait enfermée dans un de ses donjons, en attendant de trouver un couvent hospitalier pour l'accueillir.

Il voulait épouser Mantie, la fille du comte de Brienne, encore une enfant. Ce mariage n'avait duré que 10 années jusqu'à ce qu'il s'entiche de Bertrade de Montfort.

Si, Archambaud, et avec lui Guillaume, le veuf d'Hermengarde, s'étaient beaucoup réjouis des malheurs de Foulques le Réchin, le répudiateur en série ....

(Ce maudit Foulques cocufié par le roi des francs ! C'était bien la preuve qu'il y avait une justice immanente. Et in petto, Archambaud avait accordé sa loyauté au roi Philippe... Ce qui tombait plutôt bien, puisqu'il était son vassal !)

.... si donc, sur les bords de la Burge et de la Besbre, les mésaventures de Foulques avaient beaucoup réjoui, ces histoires d'épouses répudiées échauffaient sérieusement les oreilles d'Urbain II. Elles mettaient au monde des garçons, puis n'avaient de cesse d'évincer les fils des épouses précédentes.

Et l'on ne savait plus qui était héritier de qui.

Et qui était frère ou sœur de qui.

Et quand ils avaient une dizaine d'années, l'on négociait bien légèrement des mariages entre cousins, dont on ne savait plus le degré exact de parenté.

Il fallait ensuite saisir la curie romaine. Et débattre des mois durant à propos d'une éventuelle consanguinité avant de pouvoir prononcer la dissolution d'un mariage.

Comme si il n'y avait pas de sujets plus importants à traiter !

---

histoire de femme très intéressante, celle de Corba, cousine germaine de Hugues de Chaumont.

C'était lassant !

Tout comme était lassante cette manie d'enfermer dans des couvents les épouses mises au rebut.

Le couvent, enfin ! C'était quelque chose de sérieux ! Heureusement, quelquefois, on tombait sur une belle âme comme Orengarde, qui avait une vraie vocation.

Urbain II avait donc décidé de taper fort.

Pour lutter contre ce fléau, le pape disposait d'une arme de dissuasion massive : l'excommunication. C'était la plus grave des peines prévues dans le droit canon pour châtier les fautes les plus graves.

Une première excommunication avait été prononcée à Charlieu à l'encontre du roi.

Philippe n'en avait eu cure.

Le pape persista : une deuxième excommunication fut prononcée au concile de Clermont.

Et une troisième un peu plus tard.....

Entre temps, Philippe avait épousé religieusement Bertrade, grâce à la complaisance de l'archevêque de Rouen. À qui peut-on se fier quand même ?.

C'est le lendemain de la clôture du concile, que le pape Urbain avait enjoint aux chevaliers chrétiens d'aller libérer le tombeau du Christ à Jérusalem en échange de la rémission de tous leurs péchés.

Les chevaliers chrétiens et les évêques assemblés à Clermont en ce 27<sup>e</sup> jour de novembre 1095 s'étaient écriés ... , en une longue clameur :

«Dieu le veut ! Dieu le veut ! Dieu le veut !».



## 5.

Beaucoup s'étaient engagés.

Parmi eux, Hugues de Chaumont, le meilleur ami de Geoffroi d'Anjou, le frère aîné d'Elisabeth. Le premier fils d'Hermengarde. Un neveu avec lequel l'oncle Aimon avait toujours veillé à garder des liens étroits.

A la cour d'Anjou, Geoffroi avait été, en effet, au cours de son enfance, inséparable de cet autre mal aimé.

Geoffroi souffrait des manigances de Bertrade, qui, ayant mis au monde un fils, prénommé Foulques comme son père, multipliait les brimades à l'encontre de son beau-fils.

Hugues, fils du seigneur de Chaumont, avait, quant à lui, été donné (donné !) à titre d'otage par son père en garantie d'une trêve. Et il était resté isolé des siens des années durant<sup>25</sup>.

Les deux enfants, puis adolescents, avaient acquis une conformité de goûts et d'opinions. Et Geoffroi rêvait de renforcer leurs liens d'amitié par une union d'Hugues, (son frère de coeur !), avec sa jeune sœur.

Tout au long du séjour en Terre Sainte du valeureux Hugues, Geoffroi avait fait parvenir à Elisabeth (et, incidemment à Guillaume son père), par des trouvères<sup>26</sup>, des messages au long desquels étaient narrés les exploits de son ami.

Hugues avait été, à l'été 1096, l'un des premiers seigneurs à rejoindre l'abbaye de Marmoutier, fondée près de Tours par le bon saint Martin, pour embarquer vers la Terre Sainte, à la suite de Godefroy de Bouillon.

---

<sup>25</sup> Hugues serait né vers 1055, il aurait donc eu 30 ans de plus qu'Elisabeth. Ce qui ne serait pas impossible. Et 20 ans de plus que Geoffroi. D'après les chroniques il avait des liens d'amitié étroits avec Geoffroi.

<sup>26</sup> Ou par pigeons voyageurs, qui était un moyen de communication très usité.

Et en compagnie d'un certain Beudoïn de Bourcq<sup>27</sup>.

Nicée, Antioche, Ascalon... !!!! Tous ces noms de lieux exotiques avaient vu se dérouler des exploits dignes des Preux. Ces exploits que l'on chantait à Jaligny, aux veillées.

Il fallut trois années pour atteindre la ville où était conservé le saint Sépulcre.

Hugues avait été de tous les sièges et de tous les assauts. Le 15 juillet 1099, avec les autres chevaliers de la Croix, il entra victorieusement dans Jérusalem. Dont les habitants, juifs, arabes, arméniens, furent massacrés dans la foulée.

Jérusalem qui venait juste de se relever du massacre, un peu plus de vingt ans auparavant<sup>28</sup> de la totalité de sa population par les Turcs, qui avaient eux aussi ainsi célébré leur victoire.

Pour Elisabeth, Hugues, était donc le plus beau fleuron de la chevalerie franque.

Oui ! Il serait le mari idéal. Et l'oncle Aymon en convenait avec elle.

Ce dernier, à Bourbon, après la mort de son père, puis de son frère, et sous la minorité de son neveu Archambaud VI, dit le Pupille, décidait de tout pour tous.

Le doux temps de l'insouciance jeunesse s'acheva, quand Guillaume, le père d'Elisabeth, mourut. Oudin hérita de la seigneurie.

Elisabeth avait 18 ans et était désormais une belle jeune fille dont tous les chroniqueurs s'accordent à vanter les talents et le charme. Son oncle et ses deux frères, tant Anjou que Jaligny, étant d'accord, on prépara son mariage avec Hugues de

---

<sup>27</sup> Dans les Ardennes

<sup>28</sup> En 1078.

Chaumont, auquel Geoffroi, désormais «comte associé» d'Anjou, avait promis de faire attribuer la seigneurie d'Amboise. Cela faisait du futur époux le seigneur le plus puissant des bords de Loire, après le comte d'Anjou.

La cérémonie eut lieu au moûtier<sup>29</sup> de Jaligny, justement placé sous la protection du saint Sépulcre. Elle fut splendide. Les festivités durèrent 5 jours et autant de nuits<sup>30</sup>. Hugues repartit à Chaumont. Elisabeth, ses faucons, ses robes en brocard, ses bijoux, furent embarqués sur une nef, protégée depuis la rive par une escorte solidement armée.

De la Besbre, elle gagna la Loire, passa les remous du Bec d'Allier après Nevers.

Et arriva à Chaumont.

---

<sup>29</sup> Un moûtier est un monastère.

<sup>30</sup> On trouvera une belle description de noces contemporaines dans le *Roman de Flamenca* censé narrer le mariage à Bourbon l'Archambault d'un Archambaud avec la belle Flamenca (*Flamenca*, édition François Zufferey et traduction Valérie Fasseur, Paris, Le Livre de Poche, « Lettres Gothiques », 2014). Et c'est l'occasion de redécouvrir ce texte oublié

## 6.

La nouvelle épouse coulait des jours tranquilles. Du château qui surplombait la Loire, elle aimait contempler ses méandres majestueux. Et observer les îles de sable où, à la saison, frayaient les oiseaux migrateurs.

Elle s'émerveillait de la lumière si particulière qui baignait le paysage.

La cour de Chaumont n'avait rien à envier en raffinement à celle d'Angers : le vertueux Hugues était aussi un homme épris de beautés.

Il était, en outre, très respectueux de son épouse. Il l'associait toujours aux décisions de son conseil, qu'elle présidait avec lui.

De temps à autre, un émissaire de Jaligny, apportait à la dame de Chaumont un message d'Oudin, son frère, et des nouvelles de son pays natal.

Hugues et elle avaient été rapidement comblés par la naissance d'un premier petit garçon<sup>31</sup> qui succéderait à son père. On l'avait appelé Sulpice. C'était le nom de son grand-père paternel, mais surtout celui d'un saint berrichon sous la protection duquel on entendait le placer. Malgré les honneurs et les charges, le saint Sulpice avait passé sa vie dans l'austérité, prenant grand soin des indigents. Un bel exemple de vertu pour un futur baron.

La belle âme de Hugues transparissait encore une fois dans ce choix.

---

<sup>31</sup> En 1105.

Hélas, la nouvelle de la mort d'Oudin, brutale, survenue alors qu'il n'avait que 23 ans<sup>32</sup>, leur arriva.

Peu après, ils virent ses vassaux se présenter au château de Chaumont. Ils venaient informer Hugues d'une injustice qui leur était faite. Ils avaient été spoliés de fiefs qu'ils détenaient depuis Oudin le Barbu, et avant lui Hector... , Falco... depuis Charlemagne, en fait... par des seigneurs d'Auvergne, qui s'étaient emparés, sans vergogne, du riche domaine des bords de Besbre pour se le partager, profitant de ce qu'Aimon, le suzerain du seigneur de Jaligny, l'oncle maternel d'Elisabeth, était assiégé dans son château de Germigny<sup>33</sup> par une importante troupe royale<sup>34</sup>.

L'oncle Aymon avait été le tuteur de son neveu, Archambaud, que l'on connaît dans l'histoire sous le surnom d'Archambaud le Pupille. Après sa majorité, il n'avait en réalité que 14 ans : aussi Aimon l'assistait-il encore pour gérer ses domaines.

Lui qui avait toujours pris grand soin de ses neveux et nièces était accusé de vouloir usurper le titre de seigneur de Bourbon.

Ces médisances étaient distillées par son ancienne belle-sœur, la veuve de son frère, remariée à un seigneur berrichon qui avait des visées sur le Bourbonnais<sup>35</sup>.

Etait-ce elle, ou était-ce lui ? Toujours est-il qu'ils avaient réussi à convertir à leur cause le roi Louis, dit Le Gros, lorsqu'il était venu

---

<sup>32</sup> En 1109

<sup>33</sup> Germigny-l'Exempt ou sur Auboiss, dans le Cher.

<sup>34</sup> En 1108-09 - Et Archambaud dût se rendre.

<sup>35</sup> Châteaumeillant était de la famille de Déols

se faire sacrer, non pas à Reims, mais sur les bords du tranquille et noble fleuve Loire à Orléans.

Et le jeune Archambaud dont Aimon avait fait, comme il l'avait fait aussi d'Oudin de Jaligny, un vaillant chevalier, hésitait entre deux loyautés : celle due à sa mère et celle due à son tuteur.

Toujours était-il que Jaligny était sans protection : et les féaux chevaliers étaient indignés que des étrangers se soient emparés des biens qui revenaient Elisabeth par droit d'hérédité.

Les vassaux évincés d'Oudin étaient venus solliciter l'assistance d'Hugues de Chaumont, qui en tant que son époux, était leur protecteur naturel.

Las ! À Chaumont, Hugues était lui-même environné de voisins redoutables et d'autant plus envieux de lui que le nouveau comte d'Angers Foulques V<sup>36</sup> lui avait confié récemment<sup>37</sup> la très belle seigneurie d'Amboise, pour répondre aux souhaits de son frère aîné, récemment décédé.

Geoffroi. Le fils d'Hermengarde.

Hugues avait la main sur deux des plus beaux ports sur la Loire, où passait une foultitude de bateaux chargés de sel de l'Atlantique, de vin de Saint-Pourçain ou de Sancerre, de blé de Beauce ..... Et sur tous les péages qui percevaient des droits sur ce négoce...

Hugues craignait que, s'il s'éloignait, ses terres d'Amboise et de Chaumont n'eussent à subir le même sort que celles de Jaligny. Il ne pouvait en confier la garde à personne, son beau-frère et

---

<sup>36</sup> Fils de Bertrade de Montfort.

<sup>37</sup> En 1107 : source maison d'Amboise sur Wikipedia

plus solide soutien, Geoffroi, (co-comte d'Anjou), étant mort sous le fer d'assassins stipendiés par Bertrade, sa marâtre.

Aussi, Elizabeth, encouragée par les vassaux de son défunt frère, qui, l'ayant connue enfant, savaient de quoi elle était capable, se proposa de reconquérir par la force, avec leur appui, la seigneurie familiale, que prétendaient lui confisquer des seigneurs rapaces.

## 7.

Hugues était confiant en la capacité de sa dame à faire revenir l'ordre et la loi sur les bords de Besbre. Il consentit sans hésitation.

Suivie des vassaux légitimes de Jaligny, Elisabeth quitta Chaumont, et se rendit d'abord au château de Bourbon, pour solliciter l'aide de son oncle Aimon qui était de retour dans son fief, défait par l'armée royale, mais toujours combatif. Il espérait bien prendre sa revanche sur Chateaumeillant.

Il accorda à sa nièce l'aide qu'elle lui demandait, acceptant de mettre sous son commandement quelques uns de ses meilleurs chevaliers. Certains furent bien un peu réticents à l'idée d'être commandés par une femme. Ce n'était pas chose banale. Mais l'on avait d'autres exemples où des femmes s'étaient comportées en fines stratèges.

Ils se laissèrent convaincre.

Et c'est à la tête d'une armée qu'Elisabeth se dirigea vers les confins de l'Auvergne et du Bourbonnais. Elle porta le fer avec audace contre ses ennemis, nombreux et puissants. La Chronique nous narre comment cette femme jeune et belle, partagea tous les dangers avec ses compagnons, et sut prendre les bonnes décisions.

La lutte fut longue et ardue.

Opiniâtre, Elisabeth n'accorda aucune trêve à ses adversaires. Son courage fit l'admiration de tous...



Et elle anéantit ses ennemis, boutant les seigneurs auvergnats loin des rives de la Besbre.

Hugues et Elisabeth étaient désormais, sans que personne ne songe plus à le leur contester, seigneur et dame de Chaumont, d'Amboise et de Jaligny.

Après Sulpice leur fils aîné, ils eurent quatre autres enfants : Hugues, Oudin, Etienne et Denyse<sup>38</sup>.

---

<sup>38</sup> Les généalogistes ne s'accordent pas tous sur le nombre d'enfants d'Elisabeth et Hugues.

## 8.

Vingt années s'écoulèrent.

Hugues était maintenant le conseiller apprécié du nouveau comte d'Anjou, Foulques.

Par quel mystère ce fils du Réchin, le cruel et de cette peste de Bertrade l'intrigante, la harpie, l'empoisonneuse... était-il devenu cet homme admirable, vanté pour sa douceur, son affabilité et sa loyauté ?

Pour sa piété également : en mai 1120, c'est pour remercier le Seigneur d'avoir vaincu tous ses adversaires dans le royaume des Francs qu'il avait entrepris un pèlerinage à Jérusalem au cours duquel il s'était remarquer tant par sa vertu que par sa grande dévotion.

Aussi lorsque le roi de Jérusalem, Beaudoin de Bourcq, un seigneur ardennais, un ancien frère d'armes d'Hugues qui était resté en terre sainte et avait épousé une princesse arménienne, sentant sa fin prochaine, avait chargé le roi des francs de trouver un époux à l'aînée de ses filles Mélisende. le roi Louis pensa aussitôt à Foulques, qui était veuf.

Car outre sa piété, il était aussi réputé dans tout l'Occident pour ses qualités d'administrateur et de chef de guerre.

Le comte d'Anjou résolut de suivre son destin et de devenir roi en Terre Sainte.

Pour ce faire, il délaissa ses terres à ses héritiers et partit, demandant à son fidèle Hugues de Chaumont de l'accompagner.

Hugues, qui avait ferrailé contre les infidèles aux côtés de Baudoin, alors que celui-ci n'était que le dernier rejeton d'une pauvre seigneurie ardennaise<sup>39</sup>, se réjouissait de revoir un ami de 20 ans.

Toutefois, il avait bien conscience qu'il était dans l'automne de sa vie et que ce voyage serait sans retour.

Mais quel plus beau destin espérer que de mourir en en Terre Sainte ?

Hugues ordonna donc lui aussi ses affaires terrestres, partageant ses biens entre ses deux aînés.

A l'aîné, Sulpice, échouèrent les terres relevant de l'Anjou. C'est en la présence d'Hugues, leur ancien suzerain, que les vassaux prêtèrent foi et hommage au nouveau : Sulpice.

Au cadet, Hugues, revint la seigneurie de Jaligny, qui relevait du seigneur de Bourbon. Aimon Vaire Vache était mort et son fils, Archambaud<sup>40</sup>, 7<sup>e</sup> du nom, lui avait succédé.

Foulques et Hugues abordèrent à Saint-Jean-d'Acre au milieu du printemps et l'ancien comte d'Anjou épousa Mélisende de Jérusalem le 2 juin.

Hugues de Chaumont, toujours gaillard pour son âge<sup>41</sup>, participa à plusieurs expéditions militaires, notamment contre Damas.

---

<sup>39</sup> Bourcq comptait 53 habitants au recensement de la population de 2004.

<sup>40</sup> Et d'Adeline de Nevers. Il naît en 1100, et succède à son père en 1120, sans la moindre contestation.

<sup>41</sup> Personne pleine de vigueur et d'allant

Mais c'est très tranquillement qu'il mourut, à Jérusalem le 24 juillet 1129. Son corps fut inhumé sur le Mont des Oliviers.

Un bien saint lieu pour un bien saint homme.

## 9.

Sulpice, le fils aîné, venait d'épouser cette même année la fille du comte de Nevers.

Et Elisabeth se retira à Amboise, dans une maison d'où elle avait une vue sur ce fleuve qu'elle aimait tant, et où elle comptait mener une vie paisible.

Hélas ! Quelle malédiction avait-elle transformé Sulpice, son aîné, cet enfant qu'on avait pourtant placé sous la protection d'un saint si vertueux, en cet être mesquin et querelleur <sup>42</sup>?

Il commença par chercher noise à Hugues son frère cadet. Et ce qui n'aurait normalement pas dû arriver, arriva : Jaligny et Amboise se déclarèrent la guerre.

Elisabeth essaya d'arbitrer du mieux qu'elle pût entre ses deux fils.

Ce fut Hugues qui céda en premier. Car il avait décidé de partir sur les pas de son père et de prendre la Croix. Lui aussi mourut, pieusement, en Terre Sainte.

Oudin, le troisième des fils, Oudin sans terre, que sa place dans la fratrie destinait à une carrière au sein de l'Église tout comme Etienne, le petit dernier, se vit remettre en apanage, par sa mère, la seigneurie de Jaligny.

---

<sup>42</sup> Fanjoux fait d'Hugues un jaloux patenté. Mais dans une chronique à la mode médiévale, il faut bien un bon et un méchant dans le récit. Cela m'arrange que le méchant soit Sulpice.

Sulpice se désintéressa de ce cadet... Car il avait trouvé une autre motif de zizanie. Il avait décidé de confisquer à sa mère la jouissance de son douaire au pays d'Amboise.

Or, un douaire, c'est inaliénable ! C'est ce qui rappela le nouveau comte d'Anjou, son suzerain, qui envoya par deux fois des émissaires le sommer de restituer à sa mère les biens qu'il lui avait soustraits.

Sulpice, sournois, chercha à éluder les ordres du comte.

Qui entra alors dans une grande colère, et le força, les armes à la main, à reconstituer dans son toute son intégrité le douaire prévu dans le contrat de mariage de sa mère.

Mais Elisabeth était lasse de toutes ces mesquineries. Elle retourna à Jaligny, près de l'aimable Oudin. Et elle espérait, là, profiter d'une quiétude bien méritée.

Cette tranquillité ne dura pas.

Car les années qui passaient ne rendaient pas Sulpice plus sage. Sa réputation était faite. Les chroniqueurs l'avaient désormais surnommé «le Hutin», le querelleur.

Il avait maintenant deux grands fils.

Seigneur le plus puissant après le comte d'Anjou sur les bords de Loire et n'ayant pas digéré l'intervention de celui-ci en faveur de sa mère, quelques années plus tôt, il avait pris pour habitude de soustraire des voleurs à la justice comtale, tout comme d'attaquer et piller des marchands sur les terres de son suzerain. Geoffroi Le Bel, dit aussi Plantagenêt, le comte d'Anjou, alla mettre le siège sous les murs d'Amboise. On était en 1135. A la

surprise générale, Sulpice lui infligea une défaite cuisante. Et il se sentit pousser des ailes.

Il s'attaqua donc dans la foulée au comte de Vendôme, dont il fit prisonniers sept chevaliers.

Qu'il envoya croupir dans les basses fosses de son château d'Amboise.

L'année d'après, c'est Jean de Vendôme, le fils de son ennemi, qu'il parvint à faire prisonnier. Et qu'il enferma, lui, dans ses geôles du château de Chaumont.

Tant de succès lui faisaient tourner la tête.

A Jaligny, Elisabeth, régulièrement informée par des messagers, s'inquiétait. Et son inquiétude crût quand vers 1152, prit l'idée à Sulpice d'aller titiller Thibaud, comte de Blois.

Or, les deux faisaient la paire et Thibaud était fait du même bois que Sulpice. En plus fourbe, peut-être !

Il était le petit-fils de Guillaume le conquérant par sa mère. Son frère cadet Etienne, venait de réussir à se faire sacrer roi d'Angleterre aux dépens de Mathilde sa cousine, et lui avait attribué un substantiel dédommagement en espèces sonnantes et trébuchantes<sup>43</sup>.

Thibaud s'était volontiers désisté. Il venait de s'attribuer le titre de comte de Champagne. Il y voyait plus d'avenir qu'en Angleterre, la Champagne étant un centre d'échange et de commerce qui commençait à attirer les plus importants marchands d'Europe. Le contrôle de la Loire et de son trafic marchands était une autre de ses ambitions.

A côté de lui, Sulpice jouait «petit bras». Et n'était qu'un moucheron agaçant.

---

<sup>43</sup> Le chroniqueur Orderic Vital, moine du XIIe siècle, historien des ducs de Normandie et des rois d'Angleterre qualifie les deux frères d' « avides de gloire »

Quand on vint à Jaligny informer Elisabeth de la nouvelle foucade de son aîné, elle avait 66 ans<sup>44</sup>.

Elle fut assaillie d'un mauvais pressentiment : la chance qui avait souri jusqu'alors à Sulpice ne pouvait pas durer éternellement. Elle voulut obtenir qu'il renonce à ces projets téméraires. Le fidèle, le raisonnable Oudin lui fournit une escorte de ses meilleurs chevaliers. Elle embarqua de nouveau sur la Besbre...

De là rejoignit la Loire, passa le Bec d'Allier, arriva à Chaumont...

Mais quand elle réussit à s'entretenir avec Sulpice, il lui répondit fort insolemment.

C'est parce qu'elle pensait à ses deux petits-fils Hugues et Hervé, qu'elle lui apporta néanmoins son renfort, voyant la situation dans laquelle il s'était fourvoyé, en lui adjoignant quelques uns des meilleurs chevaliers de Jaligny.

Maindré était un château dépendant de la seigneurie d'Amboise, situé en limite du comté de Blois. Il était placé sur la route de Thibaud, s'il se décidait à attaquer.

Elisabeth, la petite fille d'Archambaud le Fort et la nièce d'Aimon Vaire Vache, était une fine stratège...

Elle organisa donc le château et ses défenseurs pour soutenir un siège<sup>45</sup>.

Le comte de Blois arrivant sur Maindré, assiégea vainement la forteresse.

Ce qu'il ne pouvait obtenir par la force, il décida de l'obtenir par la ruse.

---

<sup>44</sup> née en 1086 – morte en 1153

<sup>45</sup> En 1153.



## 10.

Sulpice avait rejoint sa mère, en compagnie d'Hugues et Hervé ses deux fils. Thibaud feignit de vouloir négocier une paix, et proposa une entrevue à Sulpice.

Présomptueux mais pas méfiant, celui-ci, aurait pourtant dû se souvenir que les chroniqueurs avaient surnommé le fondateur de la dynastie Thibaut « le tricheur ». Bon sang ne saurait mentir ! Bien naïf, ou trop confiant en lui ? Sulpice ne suspecta pas la mauvaise foi de son adversaire et se rendit, accompagné de ses deux fils, au lieu fixé pour les pour-parlers. A peine étaient-ils arrivés, qu'ils se virent environnés de toutes parts, enchaînés et conduits à Chateaudun, où ils furent emprisonnés.

La nouvelle arrivant à Maindré, cette trahison, et la naïveté décourageante de Sulpice furent un coup rude pour Elisabeth et les défenseurs du château qui résistaient vaillamment depuis des jours. Ils abandonnèrent la place et se replièrent vers Chaumont qu'il fallait défendre coûte que coûte. Un messenger fut envoyé à Jaligny pour solliciter l'aide d'Oudin.

Le seigneur de Jaligny rassembla ses vassaux les plus dévoués et accourut avec eux au secours de sa mère après avoir mis ses terres sous la garde d'Archambaud de Bourbon, son parent.

A Chaumont, on résistait vaillamment aux assauts du comte de Blois. L'aide d'Oudin et de ses hommes fut décisive et Thibaud se retira.

Mais il tenait toujours Sulpice et ses deux fils à sa merci.

Pour se venger de sa défaite, il lui infligea d'horribles tourments : une torture qui consistait à l'allonger sur un lit de fer, placé sur un brasier. Lui laisser quelque répit quand il risquait de mourir... puis recommencer.

Sulpice II d'Amboise mourut de ces tortures, le jour de la fête de saint Barthélémy, de l'année 1153, le 24 août.

Thibaud de Blois fit suspendre son cadavre à un gibet.

Oudin revint à Jaligny, laissant Chaumont à la garde d'Elisabeth, auprès de laquelle il avait laissé quelques uns parmi les plus dévoués de ses serviteurs.

C'est de retour sur les bords de Besbre, qu'il apprit que le comte de Blois, exigeant, pour délivrer ses deux petits-fils, que la forteresse fut détruite, sa mère s'était résignée à obtempérer à cette demande<sup>46</sup>.

Fort lasse, Elisabeth se réfugia dans sa maison d'Amboise. A la fin de l'automne, elle tomba malade : elle toussait et ressentait d'horribles douleurs à la poitrine<sup>47</sup>.

Oudin voulut entreprendre un pèlerinage à Saint-Gilles, en Languedoc sur le tombeau du saint ermite, pour faire pénitence des pêchés de son frère. Et peut-être avec le projet de s'embarquer pour la Terre Sainte<sup>48</sup>.

Il n'en eût pas le temps. On ne sut jamais qui avait circonvenu plusieurs des ses hommes-lige, qui, trahissant leur serment de fidélité, lui tendirent une embuscade et l'assassinèrent.

Oudin n'avait pas d'héritier. Et le plus jeune de ses frères, Etienne était entré dans les ordres.

Il fallait éviter que les félons ne tentent à nouveau de s'emparer de Jaligny.

Elisabeth trouva encore suffisamment de force pour y envoyer sans délai, Hugues, le fils cadet de Sulpice. Qui prit possession

---

<sup>46</sup> En 1154.

<sup>47</sup> Elle souffrait d'une pleurésie.

<sup>48</sup> Saint-Gilles-du-Gard : était au XIIe siècle un port utilisé par les marchands, les pèlerins et les croisés.

des domaines de son oncle, reçut l'hommage de tous ses vassaux, et rendit lui-même hommage à Archambaud.

Elisabeth mourut peu après, à Amboise, le 12 octobre 1154. Elle avait 69 ans.

Elle a été enterrée dans l'abbaye de Pontlevoy, au sud de Chaumont auprès de son fils aîné Sulpice.